

Laval théologique et philosophique



BERTHOUSOZ, Roger, *Liberté et grâce suivant la théologie d'Irénée de Lyon*

René-Michel Roberge

Volume 38, Number 3, 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705960ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705960ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1982). Review of [BERTHOUSOZ, Roger, *Liberté et grâce suivant la théologie d'Irénée de Lyon*]. *Laval théologique et philosophique*, 38(3), 323–324. <https://doi.org/10.7202/705960ar>

l'actuel récit du Déluge n'est pas le simple produit d'un collage plus ou moins habile, où un rédacteur inconnu aurait essayé, tout en gardant une distance devant ses sources, de les fondre en un récit nouveau. Ce rédacteur n'a pas travaillé avec colle et ciseaux. En amalgamant les récits qu'il a reçus, le rédacteur a formé une nouvelle œuvre d'art, où s'exprime son génie et où se reconnaît sa plume. Aussi l'auteur s'applique-t-il à dégager avec acribie les traces étrangères à J et P et conclut à l'existence d'une troisième perspective, rédactionnelle celle-là, qu'il juge trop oubliée jusqu'ici.

Une étude serrée du vocabulaire permet à l'auteur de repérer des mots, des expressions, parfois des versets complets qui sont de la plume du rédacteur. Ces « ajouts » permettent de préciser, d'expliquer, de commenter les récits primitifs tout en essayant de les harmoniser. Il n'est pas rare qu'un mot ou une expression propre à la source P se retrouve dans un récit J, ou inversement, atténué dès lors le caractère forcément un peu disparate de l'ensemble et donne au récit final une unité qui lui aurait fait défaut autrement. Même si les explications de l'auteur ne sont pas toujours convaincantes, parce qu'elles sont souvent un peu laconiques, elles permettent de résoudre certains problèmes soulevés par une division du texte qui ignore l'apport de la couche rédactionnelle. Il faut bien l'avouer, la division traditionnelle du récit du Déluge en ses sources primitives ne parvenait pas toujours à rendre compte de l'origine de certains versets nettement composites. On risquait plus qu'on ne justifiait une attribution. L'étude est fascinante, on la voudrait souvent un peu plus développée.

Dans son commentaire et son analyse du texte, Louis Neveu évite de commenter en parallèle les deux récits J et P reconstitués et isolés l'un de l'autre. C'est le texte présentement reçu qui attire son attention. Ce texte, il le partage en sept sections : Yahvé décide d'anéantir l'humanité, 6,5-12; les préparatifs du Déluge, 6,13-7, 5; le cataclysme, 7,6-20; Noé seul rescapé, toute chair ayant expiré, 7,21-23; la décrue et la fin du Déluge, 7,24-8, 14; le sacrifice à la sortie de l'arche, 8, 15a-21a; ordre nouveau et alliance, 8,21b-9, 17.

Pour chacune des sections l'auteur présente d'abord la péricope selon un procédé visuel qui met bien en relief les deux sources documentaires et l'apport rédactionnel. Il commente ensuite le récit de base, J, les compléments, P, et les

surcharges rédactionnelles. La structure du texte est ainsi clairement dégagée : quelques cas de parallélisme antithétiques, mais surtout des présentations sous forme de septénaires où l'action se noue en 4, alors que la pointe apparaît en 7. Généralement cette division en septénaires éclaire le texte d'une façon nouvelle. On se laisse prendre et la démonstration est convaincante. On a souvent l'impression cependant que cette division tourne à l'obsession. Que le Yahviste et le Sacerdotal aient utilisé cette forme littéraire, va peut-être. Mais que le rédacteur lui-même ait placé ses surcharges en respectant ce septénaire à l'intérieur de chacune des sept sections du texte, il y a de quoi rester pantois. Est-ce une structure imposée au texte ou une structure qui se dégage du texte ? Faut-il admirer plus l'art du rédacteur que le génie organisateur du commentateur ? On ne le sait trop.

L'étude demeure intéressante, car elle oblige à tenir compte des procédés de composition dans une exégèse précise et correcte. Les écrivains bibliques ont certainement utilisé certains canevas d'expression et certaines formes de présentation qui assuraient à la transmission de leur message une garantie efficace. Il reste beaucoup de recherches à faire en ce domaine et il ne faut pas se surprendre des tâtonnements et des conclusions qui ne peuvent être encore que préliminaires.

Jean-Claude FILTEAU

Roger BERTHOUSOZ, *Liberté et Grâce suivant la théologie d'Irénée de Lyon*. Fribourg (Suisse), Éditions Universitaires; Paris, Éditions du Cerf, 1980. 288 pages (15 × 22,5 cm).

L'*Adversus Haereses* d'Irénée de Lyon représente la première réflexion systématique d'un théologien chrétien sur la liberté de l'homme. C'est cette théologie de la liberté que veut nous faire connaître Roger Berthousoz. Son ouvrage est fait tant pour celui qui veut s'initier à Irénée que pour le connaisseur de ce grand nom du II^e siècle.

L'auteur commence par situer Irénée de Lyon et l'intention de son œuvre dans le contexte de la conscience tragique de la condition de l'homme que l'on possédait au début de l'ère chrétienne. Il rappelle ensuite longuement, à partir de l'*Adversus Haereses* I, 1, 1 à I, 8, 5, la sotériologie gnostique. Pour le gnosticisme valentinien, tel que le voit Irénée, la liberté de choix appartiendrait en propre à l'homme « psychique ». Cette liberté « apparaît

comme une qualité relativement imparfaite, par rapport à l'accomplissement *naturel* promis à l'élément pneumatique » (p. 127). La grâce est proposée, tout au long de l'argumentation d'Irénée, comme le fondement de la liberté chrétienne : une liberté définie, en *Adversus Haereses* IV, 37, 1 à IV, 39, 4 particulièrement, comme la faculté d'être maître de soi qui est donnée à tous au départ.

L'étude de Berthouzoz est un commentaire bien informé de *Adversus Haereses* et spécialement de ses deux passages susmentionnés. Elle répondra aux attentes de ceux qui s'intéressent à l'anthropologie et à la sotériologie irénéenne.

R.-Michel ROBERGE

EN COLLABORATION, **Historiographie du catharisme.**

Cahiers de Fanjeaux, 14 : collection d'histoire religieuse du Languedoc au XIII^e et au début du XIV^e siècles. Toulouse, Edouard Privat, 1979, 13,5 × 18 cm, 443 pages.

Les catholiques romains du 16^e siècle dénigrent les luthériens en les dénommant cathares, les vouant ainsi à la même répression ; les protestants eux-mêmes prennent à leur compte cette généalogie, se retrouvant avec les sectaires du 11^e siècle membres d'une même Église invisible élaborée sur le refus des rites et des pouvoirs. Les chroniqueurs de la royauté en font les ennemis de l'unité française, pourfendus par des chevaliers de haute intégrité ; les anti-monarchistes voient en eux les précurseurs du système communal. Les voici promis héros d'une Occitanie perdue, racés et civilisés face aux barbares du Nord et aux inquisiteurs papaux (jusqu'à en faire les victimes des jésuites !). Sans connaître leur foi, on dramatise leur fin et, pour fournir quelque contenu à leur croyance, on en fait des gnostiques, des manichéens, des donatistes et quoi encore... Les voici anticléricaux à la mode laïque du 19^e siècle ou spiritualistes victimes d'une Terreur avant la lettre. Pour avoir prétendument jeté les bases de la lutte des classes (alors que seigneurs et manants y communient), les voilà annexés par un marxisme heureux de lire en eux ses pères. Mieux encore : le nazisme allemand les récupère au son des harmonies de Wagner à la quête d'un même Graal et d'une même germanité. Pessimistes, paraît-il, à l'égard de la condition humaine, ils cherchent à s'en évader dans la mystique pour les uns ; ils la dominant au contraire dans l'ésotérisme et la parapsychologie, pour les tenants actuels de ces

modes. Les media ne sont pas en reste, qui empruntent leur nom pour telle marque de fromage ou de vin, lancent films et chroniques (et faux bruits). Et les sectes contemporaines en quête d'un nom prestigieux se disent néo-cathares et désignent leur chef évêque de Montségur.

Il est rare qu'une collectivité historique soit à la merci d'un imaginaire aussi échevelé. Or de ces cathares on ne sait presque rien. Mais l'historien n'est-il pas précisément mandaté pour combler le vide et donner sens au présent en lui fournissant la généalogie qui a des origines. Et chacun de faire de ce vide son père, passé perdu authentifiant le présent des survivants, réel censuré pour que subsiste l'imaginaire. On ne sait s'il faut plaindre les cathares de leur mort violente au bucher ou de celle que ne cessent de renouveler les écritures historiennes. « Tuez-les tous », aurait ordonné le légat papal : on n'a pas fini de lui obéir.

Or, voici que le vide n'est plus tout à fait néant : quelques rares documents ont été retrouvés qui disent quelque chose des cathares ; rituels, énoncés de doctrine. Une nouvelle caste d'historiens surgit alors, spécialistes effectifs des rites et des doctrines ; au nom du contenu des documents trouvés, ils s'instituent seuls compétents dans une approche du mouvement cathare, estimant que leur appartenance au christianisme leur donne une longueur d'avance sur n'importe quelle autre école historique pour comprendre du dedans le catharisme. Mais cette « compréhension du dedans » n'est-elle pas à la base d'un nouveau mythe où le discours reçu s'autosatisfera de se répéter d'une redondance à l'autre ? Cette approche dite religieuse du mouvement cathare est-elle seulement définie à partir du contenu effectivement religieux des rares documents disponibles ? N'est-elle pas, elle comme les autres, à la merci d'un imaginaire nouveau qui, par exemple, s'intéresse hors de toutes proportions aux sectes et autres mouvements marginaux dans une sorte d'obsession du bord par laquelle le dedans refait son identité ?

Curieux avatars de maintes sciences humaines contemporaines lassées des rigueurs épistémologiques imposées et des parcellisations nécessaires, et qui se donnent l'imaginaire religieux pour objet. Ce n'est plus le vide des cathares qui fait problème, mais le vide même de la démarche scientifique. Il y a déjà des prophètes de malheur qui annoncent le retour de la théologie comme maîtresse des sciences.

Jean-Thierry MAERTENS